

# Marcello **Fois**

**La lumière parfaite**



ROMAN  
SEUIL



# La Lumière parfaite



*MARCELLO FOIS*

# La Lumière parfaite

r o m a n

TRADUIT DE L'ITALIEN  
PAR JEAN-PAUL MANGANARO

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

Ce livre est édité par Martine Van Geertruyden

Titre original: *Luce perfetta*

Éditeur original: Einaudi

ISBN original: 978-88-06-21650-4

© original: Giulio Einaudi editore s.p.a., Turin, 2015

ISBN 978-2-02-133839-3

© Éditions du Seuil, mars 2017, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Aux résistants*





« Dis-lui que, bien qu'il soit allé vivre au bord de la mer, rien ne va bien et personne ne peut être sauvé... »

Ma mère, en rêve

« J'étais dans l'attente que quelque chose arrive, et ce quelque chose était l'attente... »

T. Malick, *The Tree of Life*



QUATRIÈME PARTIE

Encore après



*Gozzano, janvier 1999.*

Selon quel dessein Maddalena Pes était-elle parvenue exactement là où elle se trouvait, elle n'aurait su le dire.

Le matin précédent, elle s'était embarquée avec un bagage léger sur le ferry qui relie Porto Torres à Gênes. Ce qui avait signifié se lever avant l'aube pour rejoindre le port, avec une voiture de location et un chauffeur, et passer toute la journée à attendre le soir pour monter à bord. Dangereusement, pendant ce temps mort, elle s'était même laissée aller à la tentation de renoncer. Mais c'était une femme qui avait dû apprendre la ténacité. Quarante ans durant, elle s'était adaptée à de bien pires attentes. Depuis Gênes elle avait ensuite rejoint Turin en train, une expérience tout à fait inédite pour elle qui, en Barbagia d'où elle venait, n'avait jamais pris le train. Enfin, de Turin, par des moyens locaux, une ligne régionale et un car, elle était arrivée à Gozzano, cet endroit dont elle savait parfaitement écrire l'adresse et qui, à présent, se manifestait dans toute sa réalité, sous la forme d'un petit immeuble de construction plutôt récente. Pour tout dire, il y avait dans l'édifice où elle allait entrer une atmosphère

de clinique. D'école de prêtres. De séminaire, précisément. Tout le village alentour semblait murmurer, avec une honnête sobriété. Une compassion froide qui s'adaptait parfaitement au gel qui le tenaillait. Janvier montrait ses crocs. Maddalena Pes comprit qu'elle s'était habillée trop légèrement. Elle soupira, elle pressa deux fois le bouton de la sonnette, la serrure se déclencha, la porte s'ouvrit.

Dans le couloir désert dominait l'odeur de cire pour les sols, celle que les bonnes de curé savent étaler à la perfection. Aux murs, quelques images d'une ingénuité à frémir d'horreur, quelques posters sur les missions, quelques étagères avec de petits vases et des napperons de ce goût enfantin qu'ont certaines bonnes sœurs, ou des femmes âgées lorsque, d'aventure, elles doivent s'occuper de communautés d'hommes.

Maddalena s'avança de quelques pas, dépassa une porte fermée à sa droite, puis une autre encore. Avant qu'elle parvienne à la troisième, celle-ci s'ouvrit : il en sortit un homme qui ne faisait pas plus de vingt-cinq ans, plutôt grand, habillé de gris. En la voyant il eut un sourire qu'on ne pouvait pas qualifier de sourire de circonstance, mais pas non plus de sourire d'enthousiasme.

– Vous êtes la mère de Luigi Ippolito, nous vous attendions, dit-il. (Maddalena fit signe que oui.) Donnez-moi ça, intima le jeune homme avec une douceur nerveuse en saisissant la petite valise.

Maddalena le laissa faire : elle était fatiguée et elle avait froid, malgré la tiédeur diffuse du lieu.

– Pour l'instant, Luigi Ippolito est de service avec les enfants, mais il va bientôt arriver, l'informa-t-il avec l'amabilité réservée de celui qui est pressé d'en terminer pour retourner à ses affaires.

Maddalena amorça un sourire. L'homme ne le lui rendit pas, et la précéda dans un modeste petit salon pourvu de fauteuils en cuir marron, boursoufflés, sur lesquels avaient été placées, à la hauteur du dossier, des dentelles au crochet multicolores, grossières, faites de restes de laine. Il posa le bagage de Maddalena sur une chaise et s'immobilisa, comme s'il attendait un pourboire.

– Il va arriver, dit-il après avoir regardé sa montre à son poignet.

Et il se remit au garde-à-vous, les mains croisées dans le dos comme si sa tâche était de l'escorter et de monter la garde jusqu'à l'arrivée de son fils.

– Nous avons su, murmura l'homme à un certain moment. Ce sont des situations pénibles, mais le Seigneur nous aide à les surmonter, assura-t-il.

Maddalena le regarda attentivement pour la première fois : c'était un jeune garçon vraiment grand, bien fait, très soigné.

– Et qu'avez-vous su ? lui demanda-t-elle soudain.

– Luigi Ippolito nous a dit au sujet de son papa... Oui, vraiment... Un malheur..., dit-il en se forçant.

– Vous êtes prêtre ? le pressa Maddalena.

– Je fais mon noviciat. Je suis à la fin du parcours... Si Jésus-Christ veut m'accueillir, je le serai bientôt. Tout le monde pense que nous choisissons, mais la décision ne revient qu'à Lui.

– À Jésus-Christ ? s'enquit Maddalena pour être sûre d'avoir bien compris.

– À Jésus-Christ, confirma le novice.

Suivit un silence chargé de bruits. Alors seulement Maddalena remarqua que cette salle ressemblait en tout à ce que feu Marianna Chironi eût appelé une « salle de

séjour » : non pas salon, ni cuisine, ni bureau, ni anti-chambre. Une chose qui est ce qu'elle n'est pas, en quelque sorte. Là d'où elle venait, une grande partie de la modernité s'était insinuée dans les maisons par le séjour, et c'était la raison principale pour laquelle les meubles de valeur avaient été cédés pour quelques sous ou recyclés en bois à brûler. Et c'était justement depuis cet espace que la télévision s'était emparée des lieux. Dans ce séjour aussi trônait un appareil de télévision, démodé, éteint depuis toujours, paré des mêmes dentelles que les fauteuils, mais plus petites, et surmonté d'un vase contenant deux œillets artificiels.

Au bout de quelques minutes d'attente sans que rien ne se passe, Maddalena décida de s'asseoir. Entre le fauteuil et la chaise, elle choisit la seconde. L'homme approuva en esquissant un sourire, comme pour dire que se mettre à l'aise était vraiment la bonne décision.

– Luigi Ippolito vous a donc parlé du malheur, dit Maddalena de but en blanc.

Avec l'emphase de cette femme, la nouvelle ressemblait plutôt à une accusation.

– Il était impossible de ne pas comprendre combien il était touché, parfois les mots ne sont pas nécessaires, dribbla le novice.

– Je veux bien le croire, approuva Maddalena, mais avec une nette pointe de sarcasme.

– Luigi Ippolito a beaucoup prié, assura-t-il.

– Oui, c'est logique. Je veux dire qu'ici on prie, n'est-ce pas ?

Le novice se raidit.

– Oui, c'est bien ça : ici on prie, répondit-il, comme s'il avait décidé de mettre de côté les civilités pour accepter



le défi. Quelquefois on prie aussi pour ceux qui ne le font pas, ajouta-t-il.

Maddalena le regarda : le visage parfaitement rasé, la coupe de cheveux impeccable, les yeux d'un vert automnal, les pommettes hautes, le cou mince.

– Vous êtes un bel homme, constata-t-elle à voix haute – sans parvenir à cacher qu'elle voulait dire « trop beau pour rester dans cette vie de chasteté », tout comme cela arrive aux clients de certaines prostituées qui se laissent aller à dire « tu es trop belle pour cette vie ».

L'homme écarta les bras pour souligner qu'il n'avait certes pas choisi, lui, cet aspect.

– Luigi Ippolito ne devrait pas tarder désormais, annonça-t-il.

Il ne tarda pas. Il arriva légèrement essoufflé. Il fit quelques pas vers sa mère sans que ce mouvement signifîât l'embrasser ou l'étreindre. Aussi ce fut elle qui lui saisit le visage et l'approcha de sa poitrine pour l'embrasser sur le front. L'autre prit congé rapidement pour les laisser seuls.

– C'était Alessandro, dit-il pour offrir une raison pratique au fait qu'il s'était dégagé de l'étreinte maternelle.

Maddalena eut un geste vague.

– Je te trouve bien, observa-t-elle avec une déception mal dissimulée, comme si elle s'attendait à le trouver étioilé, ou usé.

– Je vais bien en effet, confirma Luigi Ippolito.

Maddalena réfléchit que, n'eussent été quelques centimètres en moins, on aurait dit de lui une copie du novice qui, elle venait de l'apprendre, s'appelait Alessandro.

– Tu as coupé tes cheveux et tu as pris du poids, je te trouve bien, reprit-elle.

Son fils fit un signe d'approbation.

La laideur de la salle, les napperons multicolores, quelques calendriers avec des chiens et des chats, les fauteuils obèses comme des Vénus phéniciennes et jusqu'au petit vase avec les œillets en plastique semblaient les observer.

– Tous disent ici que tu sembles être ma sœur, dit alors Ippolito, préoccupé par le silence qui se créait entre eux.

– Tous qui ?

Elle était surprise d'avoir été vue sans qu'elle ait aperçu qui que ce soit, hormis le jeune homme qui l'avait accueillie.

– Tous les autres, précisa son fils, comme si c'était une réponse suffisante.

– Moi, je n'ai vu personne.

Dans le ton de Maddalena s'insinuait un certain agacement : elle n'était pas femme à pouvoir accepter des situations dont elle n'avait pas le contrôle absolu.

– Mais eux, ils t'ont vue, conclut Luigi Ippolito comme s'il n'y avait plus rien à ajouter.

– Nous devons rester ici ? demanda alors Maddalena. Je veux voir où tu vis. Où toi, tu vis, je veux dire.

Ce qu'elle voulait dire était clair.

– Ce n'est pas grand-chose, glissa Luigi Ippolito.

– Peu importe, insista-t-elle avec le ton sec qu'elle prenait quand elle voulait communiquer à son fils que, bien qu'il fût né pour lui résister, il n'y parviendrait pas.

– Un lit à une place, un bureau, une armoire. Qu'est-ce que tu veux voir ? demanda-t-il en débitant cette liste atrocement banale.

– Un lit à une place, un bureau, une armoire, répéta-t-elle de manière pédante, en essayant même d'imiter l'inflexion vocale de son fils.

– J’avais pensé t’inviter à dîner dehors, coupa Luigi Ippolito.

– Et c’est permis ?

Il était impensable qu’elle eût posé cette question sarcastiquement. Luigi Ippolito se refusa à le penser.

– Nous pouvons sortir, confirma-t-il.

– Mais tu ne veux pas me montrer ta chambre. C’est quoi ici, un parloir ? ajouta-t-elle d’un geste qui embrassait toute la pièce.

– Je n’y ai jamais songé, avoua Luigi Ippolito en regardant autour de lui, j’y suis venu rarement pour tout dire.

– Il y a peu de visites, tu veux dire.

– Je veux dire ce que j’ai dit, maman.

À en juger par la manière dont Luigi Ippolito serrait les lèvres, la tactique de Maddalena, d’anticiper puis de se retirer, commençait à porter ses fruits. Il l’avait fait depuis son enfance, de serrer les lèvres de cette façon toutes les fois où il essayait de garder le contrôle. Toutes les fois où il devait avaler un refus ou un reproche. Toutes les fois où quelque chose ne s’était pas passé comme il l’avait prévu. Il avait été un enfant difficile.

– Je ne veux pas rester ici, s’énerva Maddalena. Tu devais m’emmener dîner, n’est-ce pas ?

– Oui.

Voilà que le regard de Luigi Ippolito s’immobilisait tel ce féroce mois de janvier qui mordait les montagnes et les brisait comme des éclats de chocolat.

– Il faut que je passe d’abord à la pension..., dit-elle.

Au-delà des fenêtres il faisait maintenant sombre. Une obscurité insondable, étrangère, hostile.

– J’ai l’impression de te peser, avoua-t-elle après une courte pause.

Luigi Ippolito s'inventa un sourire qui ne fit qu'empirer la situation au lieu de l'améliorer, mais il ne répondit pas.

– Tu ne dis rien ? demanda Maddalena comme si elle l'implorait de la contredire.

– Que veux-tu que je réponde ? Comme disait papa : *a paragulas maccas uricras surdas* ; « à mots idiots, oreilles sourdes », martela-t-il dans un sarde linéaire, scolaire, comme pour se moquer d'elle.

– Pour les « oreilles sourdes » tu as toujours été un champion. Et moi, probablement, je l'ai été pour les « mots idiots ».

– Je plaisantais, temporisa Luigi Ippolito. Tu n'acceptes plus une boutade ?

– Non non, penses-tu..., conclut Maddalena en se boutonnant pour sortir.

Luigi Ippolito la précéda dans le hall, avant la porte d'entrée il saisit une veste matelassée bleue pendue à un portemanteau.

Le gel les dévora en quelques secondes. Et il n'était même pas six heures de l'après-midi. Ils passèrent à la pension où Maddalena put laisser sa valise et accepter une écharpe en laine que lui offrit la patronne.

– Tu as faim ? demanda Luigi Ippolito quand ils furent enfin assis l'un en face de l'autre à la petite table pour deux de la trattoria qui s'appelait, ce n'était sans doute pas un hasard, *Osteria du Prêtre*. Ici c'est simple et c'est bon. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? la pressa-t-il.

Maddalena essayait de ne pas afficher l'embarras qui la tenaillait, elle n'avait jamais aimé manger hors de chez elle. Elle considérait la nourriture, à l'instar de l'hygiène, comme quelque chose d'extrêmement intime. Et pourtant

La Lignée du forgeron  
*Seuil, 2011*

C'est à toi  
*Seuil, 2014*

Cris, murmures et rugissements  
*Seuil, 2015*



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI (ORNE)  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2017. N° 133836  
IMPRIMÉ EN FRANCE